Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 2 (1877)

Artikel: Haller : conférence
Autor: Meyer, Fritz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684394

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HALLER

Conférence du 12 septembre 1877, à Porrentruy

Pour rendre compte de l'œuvre de Haller, il faudrait un poète, un médecin, un naturaliste, un agronome, un administrateur; par conséquent, les auditeurs compétents en ces matières ne seront point satisfaits de ce rapport. Aussi parlerons-nous surtout à cette jeunesse, espérant que la vie de ce savant compatriote lui inspirera un zèle infatigable pour les études sérieuses et une profonde estime pour le pays qui a vu naître ce grand homme.

Haller naquit à Berne en 1708. Dans ses premières années, il était si faible de santé qu'il inspirait la plus vive inquiétude; avec cela son intelligence fut si précoce, si pénétrante que les admirateurs de ce petit prodige ne purent se défendre d'éprouver pour lui un sentiment pénible de compassion. On nous rapporte que déjà, dans sa quatrième année, il rassemblait le personnel domestique autour de lui pour lui expliquer des textes bibliques. La soif de savoir fut si grande chez lui qu'à neuf ans, il avait copié deux mille biographies. A l'âge de dix ans, il put surprendre son maître par une composition en grec qu'il aurait dû faire en latin. Dans la même année il commença l'étude de la langue hébraïque. Il fit ses premières études à Berne et à Bienne.

La lecture des poètes classiques l'enthousiasma; il conçut l'idée de les imiter et fit une épopée en 4000 vers sur les origines de la Confédération suisse. Il aimait beaucoup cette pièce. Un jour, c'était à Bienne, un incendie ayant éclaté, il la sauva avant tout et non sans danger pour sa vie. Il ne pensait pas que, quelques années plus tard, il la livrerait lui-même aux flammes. Il avait un penchant très prononcé pour la théologie; mais le

professeur chez lequel il était en pension à Bienne lui ayant inspiré le goût pour l'histoire naturelle, il résolut d'embrasser la carrière médicale, et, seulement âgé de 15 ans, il se rendit à l'université de Tubingue où il resta deux ans. Il lui tardait d'aller s'abreuver à la vraie source de la science. Il y avait alors à Leyde le professeur Bœrhave, le plus célèbre médecin de son temps. C'est sous la direction d'un tel guide que Haller put être à son aise ; il fit des progrès si brillants, il montra une sagacité si extraordinaire dans les recherches les plus difficiles de l'anatomie, que Bœrhave en fut saisi d'admiration et le traita d'égal à égal.

Au milieu de ses études ardues, Haller n'oublia pas sa patrie ; il languissait de la revoir et écrivit en 1726 une ode qui, dans chaque vers, laisse découvrir son mal du pays

« Ah, puissé-je bientôt vous revoir, s'écrie-t-il, bois chéris, aimables campagnes ! Ah, si le destin m'accordait les plaisirs tranquilles de votre solitude ! Enfin le beau temps reviendra, il succèdera peut-être bientôt à l'orage et le repos à mes peines. Fleurissez, lieux charmants, en attendant que je fasse vers vous mon dernier voyage.

En 1827, il fit son doctorat à l'âge de 17 ans, visita les académies de Londres et de Paris et se remit en route vers sa chère patrie. A Bâle, il fit une halte. Une célébrité d'un autre genre l'y avait attiré. Il devint un des disciples du grand mathématicien Bernoulli. Haller, soit pour se délasser, soit pour aiguiser encore son esprit déjà si pénétrant, étudia les mathématiques supérieures. Cependant un de ses amis l'arracha à ce genre d'études, pour faire avec lui une excursion botanique. Ils entreprennent un voyage dans le Jura et visitent le pays de Vaud, le Valais et les Alpes bernoises. Une telle excursion, dit un des biographes de Haller, était alors une véritable entreprise. Les deux amis purent facilement s'imaginer qu'ils étaient les premiers qui eussent pénétré dans ces vallées ignorées. En traversant le village de Vallorbes pour se rendre aux sources de l'Orbe, ils trouvèrent une population si primitive qu'elle ignorait l'usage des cuillers et des fourchettes.

De retour à Berne, en 1729, plein d'enthousiasme pour les scènes alpestres qu'il venait de contempler, il chanta les Alpes et leurs habitants. Il y a retrouvé l'âge d'or. Il reconnaît que l'âme y fait elle-même son bonheur. « Peuple heureux, ta prospérité durera aussi longtemps que la simplicité de tes mœurs. Pays heureux où toutes les peines sont légères, car la liberté y règne ; le plaisir n'y est accompagné d'aucune crainte inquiète ; on y mange, on y boit tranquillement ; on aime et l'on rend grâce à son destin. Ce n'est pas dans le cerveau, c'est dans le cœur de l'homme que la nature a gravé l'art de bien vivre. » Ensuite, le poète célèbre l'heureuse uniformité

de la vie alpestre ; il assiste aux fêtes populaires ; il admire la force des lutteurs, le jeu des habiles tireurs et la danse champêtre. Il remarque que c'est l'amour qui fait le mariage et que la fidélité est durable. Puis, après avoir observé que les rudes travaux entretiennent la santé et que les maux héréditaires sont inconnus dans les Alpes, il nous fait passer par toutes les saisons et leurs scènes charmantes. Le départ du pâtre pour son alpage, les moissons dorées de l'été ; mais à l'occasion de l'automne, l'auteur qui avait pris le vin en horreur depuis que, étudiant à Tubingue, il avait été spectateur d'une scène choquante provoquée par l'abus du vin, l'auteur s'écrie : L'automne ne couronne pas ici les coteaux de ses vignes ; ce n'est pas d'un bien ni d'une boisson nécessaire, c'est d'un poison que vous êtes privé ; la bienfaisante nature a défendu le vin aux bêtes, l'homme seul en boit et devient brute. L'hiver réunit les bergers autour du foyer où ils entonnent un chant patriotique, où un sage montagnard explique les signes du temps, où le vieillard raconte ses batailles, parle de Guillaume Tell ou sonde les secrets de la nature. Puis vient la vigoureuse peinture du Gotthard, des glaciers, des lacs, des cataractes. Ah ! quelle jouissance de contempler la nature d'un œil éclairé par l'art et la science ! Alors le poète botaniste se baisse vers ses plantes favorites et en dépeint les couleurs, la structure, les vertus ; il descend dans les cavernes où les cristaux de dimenssions colossales scintillent en mille feux. Vraiment la nature suffit pour rendre heureux ! Dans les centres industriels l'envie et l'intérêt désunissent les cœurs des frères, la vie n'y est qu'un songe inquiet ; mais dans les Alpes la vie est égale, et le ciel ne peut rien ajouter au bonheur de leurs habitants.

Telle est la marche des idées de ce poëme qui a fait époque ; par cette pièce, Haller a tracé un large sillon entre deux périodes de la poésie allemande. Il est vrai que le langage peut nous paraître dur et embarrassé ; mais souvenons-nous que cette pièce date de 148 ans, c'est dire que Klopstock avait six ans, que Lessing venait de naître et que Wieland, Herder, Gœthe, Schiller étaient dans l'inconnu. Sans ces derniers qui nous ont un peu gâtés, elle passerait pour classique aujourd'hui comme du vivant de son auteur. Pour l'apprécier, il faut la comparer avec les rimailleries de la deuxième école silésienne, genre dans lequel Haller aussi a fait ses premières poésies ; mais il les a brûlées impitoyablement la même année où il composa les Alpes. « Ce fut un jour heureux, » dit-il avec satisfaction.

Cependant, à Berne, il ne s'agissait pas de ne faire que de la poésie ; les poètes n'y étaient guère considérés, comme Haller en eut bientôt une preuve. S'étant établi comme médecin, il ne tarda pas à se créer une nombreuse clientèle ; et quoiqu'il n'eût alors que vingt ans, il était homme par

la maturité de son esprit, il surpassait la plupart de ses collègues en connaissance et en érudition, mais il les éclipsait tous par son talent et sa profonde science. Eh bien ! il ambitionnait une petite place officielle : il aurait voulu fonctionner comme médecin à l'hôpital de l'Isle; il s'est vu refuser cette place pour le motif qu'il était poète.

En 1731, il épousa Marianne Wyss, ne pressentant point que le sort réservait à cette femme adorée une fin tragique et cela dans un moment de gloire pour Haller. Mais n'anticipons pas.

Quoique sa vocation l'occupât beaucoup, il semble cependant qu'elle ne le contentait pas. Il aurait voulu faire partie du grand conseil; mais on l'écarta sous prétexte qu'un médecin ne saurait discuter les affaires publiques.

Il fallut donc chercher d'autres distractions. Il se met à imiter les poètes anglais; il fait des poésies morales, philosophiques, didactiques descriptives selon le genre à la mode en Angleterre et les publie en 1732 sous le titre : *Essai de poésies suisses*. Cette première édition de ses poésies ne porte pas le nom de l'auteur. Il fait aussi de fréquentes excursions dans les Alpes pour en examiner les plantes, et lorsque la saison ne permet pas cette étude, il sonde les secrets du corps humain et ouvre des cours sur l'anatomie, qui furent tellement suivis qu'il fallut construire, exprès pour lui, un théâtre anatomique, où il put alors disséquer, observer, expérimenter et donner ses cours gratuitement.

On le croyait satisfait; mais il revint à la charge pour une petite place officielle. Il demande cette fois-ci une chaire d'éloquence. On la lui refuse, je ne sais pourquoi, mais nous pouvons supposer que c'était parce qu'il s'occupait d'anatomie.

Il en prit de l'humeur. Pourquoi ces refus ? Pourquoi ces chagrins, ces misères ? Il réfléchit à la cause des maux qu'il y a en ce monde et fait son poème sur l'*Origine du Mal*, en 1734. Quelques mots suffiront pour rendre compte de cette longue pièce qui, à part *les Alpes*, est la poésie la plus estimée de Haller. Dans la nature, tout est beau et bon; mais que l'homme se montre, et voilà que le mal se manifeste. Pourquoi cela? La Providence ne pouvait-elle pas créer l'homme parfait ? Certainement elle le pouvait. Cependant, ne vaut-il pas mieux pour la dignité de l'homme qu'il ait le libre choix entre la vertu et le vice ? Sans cette liberté, l'homme ne serait qu'une machine animée d'une force étrangère; il n'y aurait pas de vertus sans le pouvoir de tomber dans le vice? Heureux ceux qui, méprisés du monde, pèsent le prix véritable des choses plutôt que celui que l'opinion leur donne; heureux qui, fidèles à la voix secrète qui leur inspire une frayeur salutaire, se proposent leurs devoirs pour but de toutes leurs

actions. Qu'ils soient maltraités du monde, qu'ils vivent dans la honte ou dans la pauvreté, quel plaisir ne leur procurera point, un jour, le changement d'état, lorsque leur esprit transporté dans la patrie de la lumière, satisfait de soi-même, se réjouira de la victoire complète qu'il a remportée sur le malheur, et que tendrement uni avec Dieu, il possèdera éternellement le bien suprême,

« J'ai toujours eu une grande prédilection pour ce poëme, disait-il à la veille de sa mort; il m'a coûté plus d'une année de pénibles efforts; mais tout ce qui nous a coûté cher, nous devient cher. Maintenant que l'éternité s'approche pour moi, je vois tout sous un jour plus sérieux. Malheureusement, j'ai lu, dans ce poëme, les moyens que Dieu met en œuvre pour réhabiliter l'âme déchue. »

Vous le voyez, Haller était un homme profondément religieux.

Mais pendant qu'il soupirait sur le mal, sa réputation de savant se répandait au dehors et il eut une première satisfaction; il reçut, sans l'avoir cherché, le diplôme de membre de l'académie d'Upsala.

A cette nouvelle, les patriciens de Berne se réveillent en sursaut; ils commencent à ce douter que ce bourgeois vaut quelque chose, et on lui accorda une place de bibliothécaire. Ce fut en 1735. Au grand étonnement de ses détracteurs, il s'acquitta de sa charge avec une telle connaissance des choses, qu'on aurait dit qu'il n'eût jamais fait que cela. Cependant, le chagrin que Haller causait à ses adversaires par son habileté, ne fut pas trop long.

Le roi d'Angleterre par affection pour le pays de ses ancêtres, le Hanovre d'aujourd'hui, pays jusqu'alors délaissé par les Muses, voulut que là aussi les lumières se répandissent et il décréta la fondation d'une université à Gœttingue; mais, pour donner, dès l'abord, un grand éclat à cette jeune académie, il fit appel à Haller. Quelle preuve convaincante de la profonde science de ce savant de 28 ans! Mais ira-t-il? N'ira-t-il pas? Il lui semblait briser sa carrière en quittant sa ville natale. N'était ce pas tout son idéal, que d'entrer un jour dans la scène politique, comme tout Bernois de bonne famille le rêvait alors. Mais il était difficile d'y parvenir; les anciens patriciens serraient leurs rangs. Cependant, grâce à son alliance conjugale, grâce encore à quelques protecteurs influents, il pouvait espérer de voir son plus cher désir se réaliser un jour. Et ses enfants, et sa chère Marianne, pourquoi les expatrier? Pourquoi les arracher à l'affection des parents et des amis pour un peu de gloire? « Haller, restez! suppliait-on d'un côté. C'est une duperie que cet appel, ricanaient les jaloux. Et toi, Marianne? Je suivrai mon Albert partout. »

Ils partent et arrivent sans accident à proximité de la petite ville de

Gœttingue dont Haller fera la gloire. Voilà déjà les clochers ; voici les premières maisons ; encore quelques minutes et nous serons chez nous, chers enfants. Que Dieu soit loué ! Aveugles humains ! La voiture se brise, verse ; Marianne se blesse, s'étend sur un lit de douleur et quatre semaines plus tard, elle murmure ses derniers adieux.

« Chanterai-je ta mort, Marianne ? Quel chant, quand les sanglots coupent les paroles ! Je te vois encore telle que tu expiras. Je t'approchai plein du désespoir le plus vif ; tu rappelas tes dernières forces pour un mot de réponse que je demandai. O âme remplie des sentiments les plus purs, tu ne parus inquiète que de mon affliction, tes derniers discours ne furent qu'amour et tendresse, et tes dernières actions ne marquèrent que la résignation ! Où fuis-je ? Où trouver dans ce pays un asile qui ne m'offre des objets de terreur. Cette maison où je te perdis, ce temple qui te couvre, ces enfants. — Ah, mon cœur bouillonne à la vue de ces tendres images de ta beauté, qui en bégayant me demandent leur mère ! Où fuis-je ? Ah, que ne puis-je fuir vers toi ! »

Les occupations sérieuses sont un moyen efficace, sinon de consolation, du moins de distraction ; et ces occupations ne manquèrent pas à Haller. Ses cours d'anatomie et de botanique d'abord, ensuite les préparatifs pour la fête de l'inauguration de l'Université remplirent sa solitude pendant la première année de son séjour à Gœttingue. Cette fête eut lieu en septembre 1737, et, à cette occasion, Haller composa une ode dont nous allons rapporter quelques lignes :

« Que vois-je ? Une douce clarté qui éclaire un pays ténébreux. O vérité, fille du ciel, tes traces qui annoncent le bonheur des peuples te trahissent ; tes rayons puissants dissipent les ombres que le temps et les préjugés avaient affermies. Tu renouvelles les âmes même ! O beauté, ornée pour l'esprit, un cœur frappé de ta lumière victorieuse, ne peut s'attacher à un bien moins sublime que toi. Je vois un avenir sans bornes ! La postérité vient célébrer cette fête. Je vois une lumière qui emprunte son éclat à cette journée, je la vois éclairer nos derniers neveux. Un esprit qui n'est pas encore mûr pour l'existence, est dès aujourd'hui destiné à sa grandeur future ; son sort est lié au grand jour que nous célébrons. »

Nous voyons que le célèbre Bernois considérait comme un grand bien la création des établissements d'instruction supérieure, puisque la vérité se répandant autour de ces lieux, dissipe les préjugés du temps et éclaire jusqu'à la postérité. Ici, nous pourrions nous demander quelle autre ode Haller aurait entonnée à l'ouïe de la suppression d'un de ces établissements situé dans une province de sa propre patrie où les ombres et les préjugés

sont loin d'être dissipés. Que le génie de Haller étende une main protectrice sur le Jura bernois !

Notre savant trop affairé pour s'occuper de ses enfants, voulut leur donner une seconde mère. Le bruit de cette nouvelle s'étant répandu dans sa ville natale, les bonnes commères bernoises se racontaient que le célèbre Haller allait épouser la fille unique du grand médecin Bœrhave, qui lui apporterait une dote de 2 millions. Mais le sort en avait décidé autrement. Sur les vives instances de ses amis de Berne, Haller s'y rendit en 1739 pour tenter de nouveau la carrière politique. Mais, au lieu du fauteuil qu'il ambitionnait au grand conseil, il obtint pour femme la fille du sénateur Bucher, avec laquelle il retourna à Gœttingue, tout en analysant les plantes le long de la route. « Pauvre Elisabeth ! Elle a pleuré tout le temps » disait le cocher de retour à Berne. Cette compagne aussi lui fut arrachée au bout de peu de temps, ainsi que l'enfant qu'elle venait de lui donner. La longue poésie, dans laquelle il les pleure, nous montre que sa muse était assoupie. — Faut-il mentionner qu'un de ses biographes rapporte que ses mœurs austères ne permirent point à Haller de rester célibataire et qu'il convola en troisièmes noces avec la fille d'un professeur de Iena.

Nous arrivons à une période purement scientifique de la vie de Haller. Nous le voyons déployer une activité prodigieuse. Il publie coup sur coup quatre vingt-six ouvrages sur l'anatomie, la médecine, la botanique, la physiologie. Parmi les ouvrages botaniques nous citerons sa *Flore de la Suisse*, où il décrivit 2486 plantes d'après son propre système. Il devient un des fondateurs du *Journal des Sciences* et fournit 1200 articles dans cette feuille. Sa réputation se répand alors sur toute l'Europe.

Malheureusement, il est dans la nature humaine de détester le flambeau qui fait pâlir les chandelles. Haller était le flambeau parmi ses collègues, donc ces derniers durent lui susciter mille chicanes qui lui rendaient la vie à Gœttingue insupportable. Il agite alors le projet de reporter ses pénates à Berne, pour tenter encore la fortune politique. Mais, avec sa bonne mémoire, il se rappelait trop bien que, quinze ans auparavant, il était trop savant pour inspirer la moindre confiance ; que devait-il en être en 1745 ! Que faire ? Il faut se faire petit. Etudions le notariat ; peut-être qu'une place de greffier... Oui, ce modeste génie allait postuler une place de greffier. Quelques veillées lui suffisent pour s'initier. Il part pour Berne Grâce aux efforts désespérés de quelques amis influents, il eut enfin la satisfaction d'occuper un fauteuil au grand-conseil. Le voilà au comble du bonheur. C'est pour emballer qu'il retourne à Gœttingue. En attendant, on le nomme rédacteur en chef du *Journal des sciences* ; toutes les académies rivalisent pour l'attirer, ou pour l'inscrire du moins comme membre cor-

respondant. Nous avons déjà nommé Upsala; ajoutons maintenant les académies de Stockholm, de Berlin, de Londres, de Bologne, auxquelles se joignent plus tard celles de Paris, de Florence, de Harlem, d'Edimbourg, de Padoue, de Koppenhague, de Carinthie, de St-Pétersbourg. O sublime naïveté de ce biographe qui nous apprend que Haller fut surnommé « le Grand » parce que d'enfant chétif, il était devenu à l'âge de 21 ans, un des hommes les plus beaux et les plus imposants de taille!

Haller resta à Gœttingue, malgré lui. Alors, il fut accablé d'une véritable avalanche d'honneurs. On créa la société royale des sciences, dont il devint le président perpétuel; le roi d'Angleterre le nomme son conseiller intime, le médecin de sa propre personne; cette tête couronnée lui fait même une visite, au sujet de laquelle un de ses amis de Berne lui écrit : « Je suis charmé pour Berne, et la Suisse ne paraît pas une patrie peu importante, dès que c'est la vôtre. » Ce même roi intervient auprès de l'empereur d'Allemagne pour conférer à Haller des titres de noblesse pour lui et ses descendants. Une autre tête couronnée le Grand Frédéric de Prusse, fait les plus grands efforts, veut faire les plus grands sacrifices pour orner sa cour de cette célébrité. Rien ne peut l'amorcer solidement. Le dédain des patriciens bernois lui paraît moins pénible que les insignes honneurs dont le comble l'étranger, pourvu qu'il puisse respirer l'air de sa chère patrie et rendre à son pays quelques services si humbles qu'ils soient.

Mais comment se dégager? Comment rompre ces chaînes d'or qui le retiennent? Ce ne fut qu'en 1752, après un séjour de 17 ans à Gœttingue qu'il trouva le moyen de s'échapper. Sa fille Marianne va se marier à Berne; tous les membres de la famille veulent assister à cette cérémonie; rien de plus naturel. On lui accorde un congé, et si cette fois, il ne retourne pas en personne pour emballer : il envoie sa femme pour s'occuper de cette besogne; puis, il donne sa démission. Ce fut un coup de foudre pour le gouvernement anglo-hanovrien. « Le vide, lui écrivit le baron de Munchhausen, administrateur de la province et représentant de la personne du roi dans l'administration de l'Université, le vide que nous fait votre départ est par trop sensible, et cette perte restera à jamais irréparable, » On n'eut point de rancunes contre Haller; il put conserver ses titres académiques, sa pension et la présidence de la société royale des sciences, et lui, de son côté, continua ses correspondances avec le *Journal des sciences*.

La nouvelle que Haller n'était plus au service du roi d'Angleterre causa une joyeuse émotion dans tous les grands centre intellectuels; il reçut dès lors les offres les plus brillantes de l'étranger; mais il ne vécut plus que pour son emploi et dans une religieuse contemplation, tout en tra-

vaillant à l'avancement de sa science. Eh bien, quel est cet emploi ? Haller est Amman. Qu'est-ce que ça ? Une satire du temps nous l'explique. L'amman est celui qui suit le maire jusqu'à la porte de la salle des réunions, celui qui ouvre la porte aux seigneurs de Berne, qui compte les bulletins de vote et qui annonce les toasts dans les banquets officiels. Vous n'y comprenez rien ? Ah ! la chose est cependant bien compréhensible. C'est que le savant voulait gagner du temps. Car voilà que notre humble scrutateur surprend le monde savant par la publication de 46 grandes planches anatomiques et par une foule de thèses sur l'anatomie , la chirurgie, la médecine, formant 20 volumes in 4°

Mais enfin on eut honte de laisser un tel homme dans une situation aussi subordonnée. En 1758, c'est à dire dans sa cinquantième année, on en fit quelque chose : on le nomma directeur des salines de Bex. Ici le naturaliste se transforme en agriculteur et administrateur, et sous ces rapports aussi il s'est acquitté de sa tâche à l'admiration de tous. Ce qu'il touche devient meilleur : où il porte ses lumières, le progrès se fait. « Vous ignorez apparemment, écrit-il en 1759, que je suis cultivateur et que je me plais à lutter contre les mauvaises qualités du terroir ; j'éprouve tous les jours qu'elles résistent à l'industrie de l'homme, mais qu'elles lui cèdent à la fin ; ce sont des victoires innocentes que j'aime à remporter. Un marais dessèché sur lequel je ferai une récolte, une colline couverte d'épines, qui rendrait de l'esparcette par mes soins, voilà les conquêtes que j'aime à faire, et je suis assez simple pour sentir redoubler ma satisfaction par là-même que je la vois dépendre de moi. »

Bien qu'il se dit agriculteur, nous voyons cependant paraître huit gros volumes en latin sur les éléments de la physiologie et une histoire des plantes de la Suisse en trois volumes in 4° accompagnés de 48 planches. Et ces énormes travaux il les compte pour rien. Ecoutons ce qu'il écrit à son ami Bonnet :

« Nous sommes ici attelés au char de la République, nous le traînons tous les jours. Il ne s'agit plus chez moi d'étudier ni d'écrire. Cette vie n'est supportable qu'en tant que l'on consent à faire quelque bien. C'est l'unique consolation qui nous reste dans la vieillesse et parmi les efforts inutiles pour la correction de tant d'abus, de désordres et de vices. » Cependant lorsque le roi d'Angleterre lui fait de nouvelles offres en faisant miroiter devant ses yeux le titre de chancelier de l'université de Gœttingue, il répond : « Il me semble à cette heure que les sourires de la patrie m'attachent ; je suis aussi faible pour elle qui si elle était femme ; les moindres faveurs me font oublier toutes mes peines. »

Cet infatigable travailleur continue ses publications ; il édite quatre ou-

vrages formant une dizaine de volumes in 4° qu'il appelle *Bibliothèque.* Il y a là une bibliothèque de botanique, de chirurgie, de médecine pratique et d'anatomie. Ces quatre bibliothèques sont des catalogues raisonnés et chronologiques de tous les ouvrages ayant paru sur ces matières, au nombre de cinquante-deux mille avec des notes critiques et de courtes biographies des auteurs.

C'est peut-être pour se délasser dans ses dernières années qu'il composa aussi trois romans politiques, dans lesquels il veut prouver que tout gouvernement est bon pour faire la prospérité du peuple, pourvu que le gouvernement soit inspiré de nobles sentiments. Il traite donc dans le premier de ces romans les avantages de la monarchie absolue, dans le deuxième ceux de la monarchie constitutionnelle et, dans le dernier, il exalte l'aristocratie républicaine. La révolution française et ses conséquences lui faisant défaut, il ne connaissait pas la république démocratique. Ce quatrième volume aurait été certainement très intéressant.

Ajoutons encore que les lettres à lui adressées par plus de douze cents correspondans et écrites en allemand, en français, en anglais, en italien, en latin, se montent au chiffre de 13,202 formant 64 volumes, et qu'il a répondu à chacune de ces lettres. Comment a-t-il pu faire tout cela ? Ne point laisser échapper un seul instant sans travailler ; voilà sa maxime. Il circule des anecdotes sur cet acharnement du travail. En voici l'une ou l'autre.

Un jour, en tombant dans l'escalier, il se démet le bras droit ; on envoie chercher le médecin pour lui bander le bras ; accouru à la hâte, le médecin le trouve déjà à son pupitre écrivant de la main gauche. Une autre fois son cordonnier vient lui prendre mesure. Naturellement il trouve Haller à son pupitre, et celui-ci, pour ne pas interrompre son travail, lui tend le pied par derrière. « Eh ! dit l'honorable artisan plein de colère, je ne suis cependant pas un maréchal. »

Peut-on s'étonner que, dans ses dernières années, sa santé se trouve affaiblie, qu'il ait passé des journées d'abattement, et que les fatigantes insomnies l'aient accablé ? Que faire pour y remédier ? Se reposer, se promener, n'est-ce pas ? Haller n'est pas de cet avis. Son remède c'est le travail. Il soigne la 11e édition de ses poésies, renouant ainsi en couronne le premier et le dernier fleuron de sa gloire.

Il y a, à ces heures-ci, cent ans que Haller le Grand ferma les yeux pour toujours en soupirant ces mots : Mon Dieu, je meurs !

Ce rapport peut paraître bien long, mais il est beaucoup trop court pour épuiser la matière. Nous n'avons rien dit de ses satires, rien de son mémorial, rien sur lui comme théologien, comme administrateur, rien sur

ses relations avec les savants, rien sur sa famille, ses enfants. Tout intéresse dans la vie d'un grand homme. Mais il faudrait plus de temps et plus de forces qu'il ne nous en est accordé. Seulement encore un mot.

Jeunes gens ! jeunes filles ! En souvenir de cette fête, gravez les paroles suivantes profondément dans votre cœur ; elles sont de Haller :

« On aurait honte de ne pas s'occuper ; il n'est point d'esclavage plus pénible que l'oisiveté.... Prends soin surtout de former ton cœur dès la première jeunesse ; recherche la science mais plus encore la vertu. Apprends qu'il n'est de bonheur que dans une conscience tranquille. »

FRITZ MEYER.